

La Commune

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE LA COMMUNE DE PARIS-1871



Henri Cueco.
La grève. Huile sur toile.
190 x 250 cm. 1969.

VENDREDI 13 DÉCEMBRE 2002 À 18 HEURES

MAIRIE DU XIII^e ARRONDISSEMENT

JEAN-YVES MOLLIER

Professeur des Universités,
Historien du XIX^e siècle
traitera de

HUGO ET LA COMMUNE

Venez nombreux !



ANNÉE 2002- NUMÉRO 17

Gagner de nouveaux amis...

Notre association s'est enrichie depuis le début de l'année de 150 nouveaux membres. C'est là le résultat probant de nos activités. Notre joie serait plus complète si nos multiples appels auprès des retardataires récalcitrants avaient été entendus. Mais on ne peut rien devant la force d'inertie.

Ce qui demeure cependant, ce sont les effets survenus par notre essor. Notamment, la location d'un local supplémentaire indispensable pour nos travaux ainsi que les appointements de la personne affectée au secrétariat. S'y ajoute aussi, ne le négligeons pas, le besoin de nouveaux bras pour nous aider dans nos tâches qui s'avèrent forcément plus nombreuses.

Il y a, certes, le problème des subventions, mais force est de constater que, malgré la séparation de l'Eglise et de l'Etat, les obédiences

confessionnelles trouvent des oreilles beaucoup plus compréhensives que nous-mêmes. Nous en sommes toujours au stade de promesses reportées *sine-die*.

Un nombre plus grand d'adhérents peut modifier la donne.

En conséquence, il a été décidé pour 2003, d'organiser une grande campagne d'adhésion.

Vous pourrez en lire tous les détails dans le bulletin qui paraîtra en Janvier prochain, mais d'ores et déjà, nous pouvons vous dire que l'un des points principaux est : *que chaque membre recrute, au moins, un nouvel adhérent*. En toute conscience, si ce point était acquis, il y aurait là les clefs du succès. Mais c'est vous qui avez la réponse. Nous comptons sur vous.

Robert Goupil

HENRI CUECO



Henri Cueco* s'installe à Paris en 1947. Il exerce différents métiers tout en prenant des cours de dessin à l'Académie de la Grande-Chaumière. A partir de 1952, il participe au Salon de la Jeune Peinture, dont il devient l'un des animateurs les plus actifs. En 1969, il est co-fondateur de la «Coopérative des Malassis» (1969 - 1979), qui veut inscrire l'œuvre d'art dans un contexte de critique sociale et politique. Dans ses tableaux où il représente, en fonction des séries, des figures,

des animaux ou des paysages, il parle du «rapport de l'homme à la nature». Il se dit «préoccupé par le rôle social de l'artiste et par la réalisation d'une peinture qui ne se satisfait pas de n'être que la déclinaison de la peinture par elle-même». Henri Cueco est également l'auteur de nombreux ouvrages comme «Le journal d'une pomme de terre» ou «Dialogue avec mon jardinier».

* Participait à l'exposition «La Commune a 130 ans» à l'Assemblée Nationale en 2001.



La folie d'André Gill

Grâce à notre ami Patrick Fonteneau de Saint-Pierre-des-Corps, nous avons pu mettre à la bibliothèque de l'Association l'Almanach de la question sociale et de la libre pensée de 1891. Parmi de nombreux textes passionnants, retenons cet article de Léon Cladel sur les causes de la «folie» d'André Gill. L'auteur d'INRI, dont nous avons signalé la première publication intégrale aux «Editions du Lerot», rend hommage à André Gill, le caricaturiste de talent participant à la Commune. C'était il y cent-onze ans.



«Où, quand et comment reçut-il ce coup de marteau ?», se demande parfois le monde en apprenant que tel ou tel des siens a perdu la raison. Hier, en m'interrogeant de la sorte à propos du remarquable caricaturiste qu'on vient de séquestrer à l'asile de Charenton, je me souvins que déjà je l'avais vu fou quelques années auparavant. Il errait alors dans Paris terrorisé par les bons apôtres de Versailles, et voici ce qu'il me raconta près de la rue Soufflot, un soir où les mitrailleuses rurales fauchaient dans le jardin du Luxembourg, des fournées de citoyens vaincus et condamnés sans jugement et sans appel :

«La journée touchait à sa fin et je n'y tenais plus ! Il y avait, mon cher, trente-six heures que je vivais, ou plutôt que je ne vivais pas, au fond des caves du théâtre de Cluny. Soudain l'écho de mille voix joyeuses sonne à mes oreilles et je me hisse sur un monceau de décors pour tâcher d'apercevoir à travers les

barreaux d'un soupirail ce qui se passait au dehors. Ah ! Je n'oublierai jamais ça ! Ma cervelle se tourne en eau, quand j'y pense, et j'ai la tête en feu ! Plus tard je le peindrai peut-être, ce tableau ! Figure-toi que sur le trottoir bordant le bâtiment où je m'étais réfugié, gisaient étendus une vingtaine de fédérés criblés de balles. Autour de leurs corps, la soldatesque de Mac-Mahon et de Gallifet s'amusait à ce jeu : laisser tomber, après avoir visé longuement, une baïonnette dans les yeux de ces communards déjà glacés et raidis. On n'y réussissait pas à chaque coup ; parfois l'acier frappant les os du crâne ricochait sur l'asphalte avec un son mat qui m'entraînait au ventre, et l'on raillait le maladroit en riant comme des bossus.

Au contraire lorsque bien dirigée, la pointe de l'arme blanche s'enfonçait dans l'œil crevé d'un mort, tous les joueurs complimentaient celui de leurs camarades qui s'était signalé par cette prouesse et, montrant la monnaie trouvée dans les poches du supplicé posthume, étalée à côté de lui, gueulaient à bouche que veux-tu : gagnant, toi tu vas nous payer la goutte, animal ! et ma foi, l'on allait boire en chœur, chez le marchand de vins d'en face un petit verre de n'importe quoi, tandis que la tige de fer vibra encore dans la prunelle du cadavre. Oui, mon ami, j'ai vu ça, j'ai vu ça, la semaine dernière ; Ernest Pichio, d'autres et d'autres encore, le virent comme moi ; j'ai vu le triomphe de «l'ordre» Et soudain Gill, André Gill frémit sur ses ortels, et les bras tendus vers le ciel,



La folie d'André Gill (suite)

les traits convulsés, l'écume à la bouche et du sang plein les paupières, il me planta là, criant ou plutôt aboyant hurlant comme un chien fugitif, à la mort : « Ah ! Voilà le plai-

sir ; mesdames, voilà le plaisir ! Régalez-vous !... » Paris, 31 octobre 1881 - L'Arlequin

Léon Cladel

La figurine représente « Anastasie », symbole de la censure, créée par André Gill.



La montée au Mur

Dans les années 1930 eurent lieu au Père-Lachaise à Paris les plus grands hommages rendus à la Commune. Par milliers et milliers, Paris gravissait le chemin bordé de sépultures abandonnées, dans cette montée au **Mur** d'un caractère exceptionnel. Devant le **Mur** on pouvait encore voir quelques hommes qui avaient connu cette période historique. Il me semble y avoir vu **Camélinat**.

Ces manifestations étaient réalisées selon les forces de l'époque par les Amis de la Commune. Elles devaient leur ampleur au Parti Communiste français qui apportait ainsi à l'hommage aux Communards la force de son organisation.

A l'entrée du Cimetière, on pouvait voir, sur la rive opposée, les veuves de **Jules Martelet**, membre de la Commune et de **Pierre Charbonneau**, garde national fédéré déporté en Nouvelle-Calédonie. Au nombre des manifestants, se trouvait **Maurice Lorette** dont la présence n'était pas due qu'à ses convictions, mais liée aux souvenirs de son enfance, ceux d'un grand-père communard, assez forts pour l'amener à adhérer à ce parti qui honorait si amplement ses propres souvenirs.

Né le 6 août 1893 à Maresché dans la Sarthe, il avait fait toute la guerre de 1914-1918, combattant au Chemin-des-Dames où il est blessé à la tête. Il reçoit la croix de guerre avec citation.

Plus tard, la vie de **Maurice Lorette** est la longue histoire de son passé de Résistant dès 1940, rédigeant, imprimant, distribuant des tracts, fondant à Bagneux le **Front National de Libération**. Dès Août 1940, il participe à l'activité des premiers groupes de Résistants, tenant dans son logement des réunions de dirigeants locaux. Sur dénonciation il est arrêté à son domicile le 8 juin 1941 par la police de Vichy. Condamné sans preuves, il est libéré le 29 juin. Il reprend sa place dans son combat de Résistant, mais le 3 octobre de cette année-là, il est arrêté de nouveau et condamné à deux ans de prison. Il connaît ainsi la Santé, Fresnes, Clairvaux puis Compiègne, antichambre de la déportation. Et c'est Buchenwald, où la solidarité de ses camarades lui évite des travaux pénibles. Il atteint la cinquantaine. La foi inépuisable, la force de son caractère l'ont aidé à sortir vivant de cet enfer aux côtés de **Marcel Paul** dans une lutte armée contre les SS qui se préparaient à anéantir les déportés au lance-flammes. Il revient à Bagneux en 1945. Cher Maurice, je le revois encore émacié, nous apprenant l'horreur des camps de la mort. Il accorde toute son activité à l'ARAC. Il est mort à Bagneux le 8 janvier 1967.

La pensée de la Commune de Paris l'a suivi toute sa vie, empreinte des récits d'un grand-père, l'un de ses combattants.

René Rousseau



Il y eut, durant la Commune, un grand nombre d'acteurs, illustres ou non, hommes et femmes, Parisiens, provinciaux ou étrangers. Dans nos récits, ce sont souvent les mêmes personnages qui sont sur le devant de la scène. Or, la Commune ne se résume pas à quelques unités et ce n'est pas minimiser leur rôle prépondérant que d'affirmer qu'ils étaient des milliers à Paris comme en province à monter «à l'assaut du ciel». Aussi voulons-nous sortir de l'anonymat des personnages qui, s'ils sont connus des spécialistes, sont ignorés par beaucoup de nos adhérents. Dans cette galerie de portraits, Joseph Charlemont et Caulet de Tayac font aujourd'hui leur entrée. Merci à Marcel Cerf et à Maurice Moissonnier de nous les présenter.

Joseph Charlemont

Champion de boxe et hardi combattant de la Commune de Paris

Au 139 de la rue de Charonne, subsiste une pauvre masure inhabitée, vestige d'un autre siècle, épargnée (pour combien de temps encore ?) par les bulldozers des démolisseurs.

Au second et dernier étage mansardé de cette humble construction, le futur champion de boxe **Joseph Charlemont** vécut seize années d'une dure jeunesse⁽¹⁾.

En 1840, ses parents, pauvres paysans, chassés de leur maigre lopin de terre par la misère, étaient partis pour la capitale dans l'espoir d'y trouver de meilleures conditions d'existence pour élever leurs nombreux enfants.

Joseph-Pierre Charlemont est né à Lesdain (Nord) le 12 avril 1839. Il y restera peu de temps

et c'est avant tout un gamin de Paris, qui a grandi dans le quartier de Charonne. «Com-

me ses parents n'étaient pas heureux, il fut élevé avec des pommes de terre et des torgnoles, c'est peut-être ce qui lui a donné un avant goût de la boxe»⁽²⁾. Il abandonne rapidement l'école pour exercer un métier et ne pas être une charge pour sa famille. Il raffole des spectacles du «Boulevard du crime» et quand il lui reste trois sous, il grimpe au paradis du «Petit Lazari» pour assister à quelque mélodrame émouvant. Mais l'atmosphère lugubre et confinée de l'atelier ne lui convient guère. Il rêve de grands espaces, et en 1856, à dix-sept ans, il s'engage dans le 2^e régiment de zouaves caserné à Oran. Il devient un homme et ses qualités physiques se développent. Il commence à boxer. Après son retour à la vie civile, il ne trouve pas de situation qui lui convienne, et en 1861, il rengage au 19^e bataillon de chasseurs à pied, caserne du Prince Eugène, place du Château-d'Eau. Il s'inscrit comme élève à la salle de boxe du célèbre **Louis Vignerot**, cité du Waux-hall. **Charlemont** fait de rapides progrès dans la boxe, la canne, le sabre et le bâton. Il partici-





Joseph Charlemont (suite)

pe à de nombreux combats. Il passe au 99^e régiment de ligne qui arrive du Mexique et tient garnison à Paris. Il est maintenant professeur et sa réputation s'affermi par ses brillantes victoires. Le 1^{er} octobre 1869, après 14 années de service, il rentre dans la vie civile et ouvre une salle d'armes, gymnase, boxe, dans le cinquième arrondissement : 41 bis, rue Gay-Lussac. Il s'est marié et il a un fils. Il est acquis aux idées républicaines.

Le 19 juillet 1870, le gouvernement impérial déclare la guerre à la Prusse, le 2 septembre, défaite de Sedan, reddition de Napoléon III, le 4 septembre, la République est proclamée. *Charlemont* est élu lieutenant de la 6^e compagnie du 119^e bataillon de la Garde nationale (5^e légion). Après le 18 mars 1871, *Charlemont* est élu capitaine dans sa compagnie. *Paul Pia*, commandant du 119^e bataillon ayant été nommé, par la Commune, à la direction des chemins de fers, *Charlemont* va le remplacer à la tête du bataillon. Le 3 avril 1871, le 119^e bataillon est envoyé à Chatillon, il arrive sur le plateau vers 5 heures du matin, les fédérés sont accueillis par une pluie d'obus. *Charlemont* fait abriter ses hommes dans les tranchées laissées par les Prussiens. Aidé par plusieurs courageuses cantinières qui donnent l'exemple avec le plus grand dévouement, notre vaillant champion rétablit l'ordre dans les rangs des combattants. Le 16 avril, *Charlemont* reçoit l'ordre de se porter sur Asnières avec son bataillon pour se mettre à la disposition du général *Dombrowski*. Le 119^e doit surveiller la rive droite de la Seine, depuis le pont d'Asnières jusqu'au pont Bineau et protéger

les wagons blindés. Le 30 avril, le bataillon est envoyé à Issy, le fort venant d'être momentanément évacué. Il occupe le lycée pendant deux jours et ensuite le «Couvent des Oiseaux», puis le séminaire où il subit une fusillade intense. Le 8 mai, le fort d'Issy n'est plus tenable et doit être abandonné, le couvent est investi. Des éléments du 11^e de ligne font semblant de se rendre, *Charlemont* déjoue la manœuvre.

Le 9 mai, au petit jour, c'est le retour sur Paris. Après le fort d'Issy, les forts de Vanves et de Montrouge doivent être évacués. Les Versaillais s'avancent de plus en plus près des remparts de la capitale. *Charlemont* estime que la situation eût pu changer si la Commune avait eu plus de généraux tels que *Dombrowski* et *Wroblewski*. Dimanche 21 mai, les Versaillais pénètrent dans Paris. Le commandant *Charlemont* est chargé de défendre une ligne s'étendant depuis la rue Monsieur-le-Prince jusqu'à l'Observatoire, couvrant ainsi le Luxembourg et le boulevard Montparnasse.

Sa défense se combine avec celle du colonel *Lisbonne* qui commande le quartier de la gare Montparnasse, les rues Notre-Dame-des-Champs, de Rennes et Saint-Sulpice. *Maxime Lisbonne* dirige en personne les barricades des rues Notre-Dame-des-Champs, Bréa et Vavin. *Charlemont* et son bataillon renforcent cette position stratégique importante. «Là, nous avons pu constater le courage et le sang-froid imperturbable de *Lisbonne*, donnant des ordres avec le plus grand





calme, quoiqu'à découvert sous le feu de l'ennemi, communiquant aux siens l'exemple de la plus grande bravoure et le plus grand dévouement»⁽³⁾.

Le 24 mai, **Charlemont** qui depuis le 21, ne s'est pas couché, va prendre un peu de repos chez lui, rue Gay-Lussac. L'explosion de la poudrière du Luxembourg ébranle sa maison.

Il veut rejoindre les barricades tenues par son bataillon mais au coin de la rue Gay-Lussac et de la rue Saint-Jacques, il aperçoit les chasseurs à pied versaillais qui viennent de fusiller **Rigault**. Il rebrousse chemin, le quartier est cerné. Sur la place du Panthéon, on exécute en bloc plus de 200 gardes nationaux. Il ne lui reste qu'une seule issue : le retour à son domicile ; mais c'est beaucoup trop risqué, les Versaillais commencent à perquisitionner dans sa rue.

Il va cependant trouver un refuge dans le voisinage chez un bon républicain, **Monsieur Barlet**, président des instituteurs du département de la Seine. **Madame Charlemont** et son fils sont interrogés, ils ne savent rien. Ils seront pourtant arrêtés mais, heureusement, bientôt relâchés grâce à l'intervention de **Monsieur Barlet**.

Le 30 mars, **Charlemont** quitte son refuge du 17 de la rue des Ursulines. Il est hébergé par d'autres amis. Muni du passeport d'un camarade, **Lionel Rabu**, il réussit à passer en Belgique, le 2 juin 1871, il est à Bruxelles. Il est engagé comme boxeur pour la kermesse. Celle-ci terminée, il ne trouve plus d'autres engagements, il est encore très peu connu à

Bruxelles. Il souffre de la faim, de la misère. Malgré tous les dangers, il décide de revenir à Paris.

Son ami **Rabu** veut installer une fabrique d'huile et de savon à la Havane, il pourra employer **Charlemont**. Ils vont passer par l'Espagne, mais arrivés à Santander, ils apprennent que la révolution a éclaté à Cuba.

Après un arrêt d'un mois à Bordeaux, les deux voyageurs rentrent à Paris. Caché dans une petite chambre à Ménilmontant, **Charlemont** aide sa femme à fabriquer des fouets nattés qui leur rapportent une vingtaine de francs par semaine. Un jour, place du Château-d'Eau, il s'aperçoit qu'il est suivi par des policiers en civil. Il réussit, très habilement, à semer ses poursuivants. Le 24 septembre 1872, le 20^e Conseil de guerre condamne **Joseph Charlemont**, par contumace, à la déportation en enceinte fortifiée. La situation devient dangereuse.

Pour la seconde fois, **Charlemont** reprend le chemin de Bruxelles. Avec sa femme et son fils, ils arrivent en Belgique le 5 mai 1872. Il ouvre une salle d'armes où il enseigne l'escrime, la boxe et la gymnastique. Une bonne partie de sa clientèle est constituée par les étudiants de l'Université de Bruxelles et l'affaire marche bien. Cependant, il reçoit un ordre d'expulsion de la sûreté publique belge. Il est accusé d'avoir fait sauter la poudrière du Luxembourg et d'avoir commandé en chef au fort d'Issy. Une intervention de l'Ambassadeur de France apporte un démenti aux accusations et l'ordre d'expulsion est annulé. Sa renommée de professeur de boxe s'étend dans toute la Belgique. Il prend part à de





Joseph Charlemont (suite)

nombreux combats et épreuves sportives. Avec son fils, il a fondé la société des boxeurs français. Il est amnistié en 1879 et souhaite alors revenir en France.

Le 10 mai 1879, il donne une grande séance d'adieu à Bruxelles. Toute la presse belge salue son départ et retrace sa carrière de boxeur avec enthousiasme.

A Paris et en province, il participera encore à plusieurs combats de boxe française et anglaise. La perfection de sa technique et la qualité de son enseignement lui assurent un grand succès. Son livre historique et biogra-

phique, publié en 1899, démontre qu'il est aussi resté fidèle à l'idéal des Communards.

Marcel Cerf

(1) *Phénix de la boxe française et héros de la Commune tel était Joseph Charlemont pour le journaliste Claude Dubois. Il y a quelques années, il souhaitait que soit apposée une plaque sur la maison habitée par Charlemont de 1840 à 1856, 139 rue de Charonne.*

(2) *J. Charlemont - La boxe française - Académie de boxe - Paris 1899*

(3) *id.*

1872 - 2002... Un message de Caulet de Tayac pour notre temps...

Né le 5 juin 1840 à Paris, rue du Bac, Caulet de Tayac, petit neveu d'un ambassadeur de France sous le 1^{er} Empire, fils d'un officier de la Garde de Napoléon 1^{er}, qui dirigea ensuite pendant quarante-six ans la Caisse des Dépôts et Consignations, n'était pas forcément préparé à rejoindre la Commune !

Homme de lettres, il entra pourtant à la fin du Second Empire, dans l'équipe du « Cri du Peuple » fut condamné successivement à deux mois de prison en 1869 puis à trois mois en 1870, pour délits politiques.

Il participa à la guerre contre la Prusse dans un régiment de zouaves et, après la proclamation de la Commune, devint Commissaire spécial du cabinet de **Raoul Rigault**. C'est alors qu'il est envoyé à Lyon, avec la mission de faire ajourner les élections-du 30 avril 1871, consultation destinée à empêcher, par un scrutin légal, la proclamation révolutionnaire d'un pouvoir soutenant

Paris. Il arrive dans la capitale rhodanienne, après un détour par Bâle, aux alentours du 20 avril 1871. Le 25, il rencontre le maire radical Hénon, mis en place lors de la chute de l'Empire, pour le sommer de renvoyer les élections. En vain.

Bakounine avait précédé à Lyon les émissaires de la Commune de Paris, et, dès le 28 septembre 1870, avait tenté un véritable putsch avec l'appui de la section de l'Internationale dirigée par son disciple **Albert Richard**. Après avoir contrôlé par surprise l'Hôtel-de-Ville et fait apposer des affiches annonçant « l'abolition de l'Etat », il avait proclamé la « Commune de Lyon » avant de s'enfuir avec ses amis devant des gardes nationaux descendus de la Croix-Rousse !

Cette équipée malheureuse avait gravement affaibli le potentiel insurrectionnel de la ville, et on ne pouvait encore espérer un sursaut des « mobiles » de l'armée de l'Est rapatriés de



... Un message de Caulet de Tayac *(suite)*

Belfort. Le 30 avril 1871, date des élections légales, on vote à Lyon -sauf dans le faubourg de la Guillotière. La mairie est occupée, protégée par des barricades. Les troupes «fidèles» dirigées par le préfet **Valentin** finissent par donner l'assaut. La bataille commence vers 19 heures le 30 avril et toutes les barricades de la Grande-Rue de la Guillotière sont tombées le 1^{er} mai vers 11 heures 20⁽¹⁾.

Arrêté, **Caulet de Tayac** qui a refusé de s'échapper est condamné par le premier Conseil de guerre, le 13 décembre 1871, à la déportation dans une enceinte fortifiée. Malade, il est déporté en Nouvelle-Calédonie où il sera l'ami de **Louise Michel**. Gracié le 31 octobre 1876, il peut payer son retour en France, à la faveur d'un héritage, en passant par Sydney. Il meurt en 1877.

Le 21 mars 1872, de sa prison, **Caulet de Tayac** envoyait ce message à ses amis :

«Citoyens, du fond de ma prison, j'apprends que vous n'avez pas désespéré du salut de notre cause, que, définitivement vaincus, vous vous cherchiez les uns les autres pour vous préparer à la lutte prochaine qui assurera son triomphe sans retour. Laissez-moi vous crier courage !

Où, courage, Lyonnais, formez vos cohortes et pour le dernier combat de la grande guerre de la Raison contre l'Erreur, de la Justice contre l'Iniquité, de la Vérité contre le Mensonge, de la véritable Égalité contre les Abus. Que manque-t-il à notre cause pour triompher enfin ? Le nombre ? Non, puisque nos oppresseurs sont un quand nous sommes mille. Le dévouement ? Mais depuis un an nos martyrs se chiffrent par milliers et nos ennemis trouveraient-ils dans leurs rangs des **Ferré**, capable de rire avec dédain en face du peloton d'exécution. Le droit ?

Mais le socialisme n'est que la revendication de tous les droits violés. Pour vaincre nous n'avons qu'à nous entendre et à vouloir. Et qui, parmi nous ne le veut pas ?

Je ne sais, citoyens, si, quant éclatera la lutte, je serai à côté de vous, des océans nous sépareront peut-être, peut-être le climat des tropiques aura fait l'œuvre des soldats versaillais, mais qu'importe un seul, surtout s'il a été assez heureux pour communiquer à quelques autres son dévouement à la cause ; s'il a eu ce bonheur, il a fait son œuvre et, vaincu et prisonnier, je n'ai pour le moment rien d'autre à espérer.

Mais vous, citoyens, travaillez, travaillez sans cesse, sans vous arrêter, sans vous reposer un instant et vous vaincrez !⁽²⁾.

Maurice Moissonnier
24 juin 2002

(1) Sur la barricade de la Grande-Rue de la Guillotière, on relève le 1^{er} mai, 13 morts. Le plus vieux : Michel Révol, 63 ans, de la Guillotière ; le plus jeune : Joseph Geoffroy, 18 ans, tisseur à la Croix-Rousse et une femme Marie Bure, frangeuse à la Guillotière, 50 ans.

(2) Archives départementales du Rhône - Insurrection de la Guillotière - Dossier Audouard, détenu de la Commune - Ce dernier, condamné par contumace à la déportation dans une enceinte fortifiée avait pu se réfugier en Suisse, le 1^{er} avril 1872 ; revenu secrètement à Lyon, il est arrêté place Bellecour et on trouve sur lui cette lettre. Rejugé, le 2 août 1872, le Conseil de guerre l'acquitte par 5 voix contre 2. Il adhère à nouveau à une section de l'Internationale à la Guillotière et combat, le 15 août 1873, l'autonomie des groupes préconisée par les anarchistes. De nouveau arrêté, il est condamné à un an de prison le 25 avril 1874 (affaire dite du «complot de Lyon»).



Zola et la Commune

Il y a cent ans, en 1902, mourait *Emile Zola*. Si tout le monde connaît ses romans imprégnés de socialisme, on sait un peu moins que, pendant la Commune il était journaliste à Versailles, ayant épousé les thèses versaillaises. Mais tout au long de sa vie, bien après avoir écrit et décrit des drames sociaux, il persistait dans ses attaques contre la Commune. Ainsi dans l'un de ses derniers romans : «La débâcle», qu'on juge avec ces quelques extraits :

«Il (le héros) désespérait des hommes, il (la Commune), sentait incapable, tiraillée par trop d'éléments contraires, s'exaspérant, devenant incohérente et imbécile, à mesure qu'elle était menacée d'avantage. De toutes les réformes sociales qu'elle avait promises, elle n'avait pu en réaliser une seule, et il était déjà certain qu'elle ne laisserait derrière elle aucune œuvre durable.»

«Le grand effort social entrevu s'éparpillait, avortait ainsi, dans l'isolement qui s'élargis-

sait d'heure en heure autour de ces hommes frappés d'impuissance, réduits aux coups de désespoir.»

«Et le peuple ne vivait toujours que de la solde des gardes nationaux, ces trente sous que payaient maintenant les millions réquisitionnés à la Banque.»

«Les églises, fermées, se transformaient chaque soir en salles de club. Les seuls journaux révolutionnaires paraissaient, on avait supprimé tous les autres.»

«C'était l'épidémie envahissante, la soulerie chronique, léguée par le premier siège, aggravée par le second, cette population sans pain, ayant l'eau-de-vie et du vin à pleins tonneaux, et qui s'était saturée, délirante désormais à la moindre goutte.»

A lire ou à relire... en n'oubliant jamais que *Zola* sut rejoindre *Clemenceau* en donnant, dans le journal de ce dernier, «L'Aurore» son fameux «J'accuse» de l'affaire *Dreyfus*.

Yves Pras

Sonia Kovalevskaia,

une mathématicienne russe au cœur de la Commune

Elisabeth Dmitrieff est certainement la personnalité féminine russe la plus connue de la Commune.

A titre anonyme, la célèbre mathématicienne *Sonia Kovalevskaia* (1850-1891) s'est également dévouée à la cause de la Commune. Dans sa prime jeunesse, elle fut proche des nihilistes et de *Dostoïevski*. Cette disciple chérie du mathématicien *Weierstrass*, spécialiste mondialement connue des équations aux dérivées partielles, qui reçut un grand prix de

mathématiques de l'Académie des Sciences de Paris enseigna (après que la Russie lui ait refusé, en tant que femme, un tel enseignement) les mathématiques à Stockholm (cette fois en dépit d'une campagne misogyne en laquelle, hélas, se distingua *Strindberg*). Cette éminente figure des mathématiques participa à la Commune au côté de sa sœur.

Cette dernière, *Anna*, était l'épouse de *Victor Jaclard* et, comme ce dernier, figure reconnue de la Commune, puisqu'elle fonda avec



Sonia Kovalevskaia (suite)

André Léo le journal «La Sociale» et participa à la Commission chargée de l'organisation et de la surveillance de «l'Enseignement dans les écoles de filles».

Sonia avait publié en 1890 le récit «Une nihiliste». Après sa mort prématurée, son amie **Anne-Charlotte Leffler**, publia en 1895 sa biographie. On y lit que **Sonia** voulait rendre témoignage de ses impressions et souvenirs durant la Commune par un roman intitulé *Les sœurs Kajevisky* pendant la Commune. Faute de ce livre précieux, l'auteur nous précise : «Elle voulait raconter une nuit dans une ambulance où sa sœur et elle firent le service des blessés, avec des jeunes filles rencontrées jadis à Saint-Petersbourg et qu'elles retrouvèrent là. Pendant que les bombes éclataient de

toutes parts, que de nombreux blessés arrivaient sans cesse, les jeunes filles causaient à voix basse de leur vie passée si différente de cette heure présente qui leur semblait tenir du rêve...». Et de camper ainsi **Sonia** : «Les bombes tombaient autour d'elle sans lui causer la moindre frayeur, au contraire, son cœur battait de joie à l'idée de vivre en plein drame, en pleine histoire».

Grâce soit rendue à ce généreux et noble cœur.

Gérard Da Silva

NB : Tant les émouvants Souvenirs d'enfance de Sonia Kovalevskaia que sa Biographie par A-C Leffler sont reproduits dans le livre de J. Détraç, Kovalevskaia (Belin, 1993).



Le 12 septembre, nous avons rencontré Serge Blisko, maire du XIII^e arrondissement. Dans un cordial entretien où furent évoqués certains problèmes techniques ainsi que sur l'harmonisation de nos rapports, il nous a été promis que pour la dénomination d'artères nouvelles, celle d'Emile Duval, serait proposée par le XIII^e. Attendons.

De son lieu de vacances, notre fidèle ami Courcoulas nous a fait part de son indignation concernant une émission de France 2, le lundi 24 juin à 10 heures, consacrée au Père-Lachaise. Alors que nombre de tombes célèbres étaient citées, fut délibérément ignoré le «Mur des Fédérés».

A quoi sert un reportage qui persiste à confiner dans l'ignorance nos compatriotes qui ne connaissent rien de la Commune ? C'est la continuation d'un parti pris, propre à réjouir l'esprit versaillais qui subsiste encore.



Paris sous la Commune par un témoin fidèle : la photographie

On n'en finit pas de regarder ces photos tant elles sont éloquentes.

Pour beaucoup d'entre nous, certaines restaient ignorées. Elles restituent les combats, les souffrances, toutes ces terribles épreuves

Ah ! Il ne manque jamais un bouton de guêtre pour faire la guerre à son propre peuple.

Voilà tout ce que vous ressentirez, de l'émotion à la colère, en feuilletant ce livre qu'il fallait absolument rééditer !

Robert Goupil



PARIS SOUS LA COMMUNE PAR UN TÉMOIN FIDÈLE : LA PHOTOGRAPHIE.

Editions DITTMAR

371, rue des Pyrénées,

75020 Paris

55 euros franco de port.

En vente à l'Association.

subies par les Parisiens. La faim, la fatigue, la mort.

Ces gosses à *Satory* que le pouvoir des vainqueurs traitait en prisonniers.

Ces officiers versaillais hilares et fiers de poser devant l'objectif. Peu de temps après, le 29 juin 1871 à *Longchamp*, ils allaient parader lors d'une des plus grandes revues militaires françaises. Moins d'un an après la raclée infligée par les Prussiens !





La Libre Pensée et la Commune

Les deux derniers numéros de «La Raison» ont évoqué avec enthousiasme l'œuvre et le retentissement de la Commune.

- Dans le numéro de Mai, l'éditorial du directeur de «La Raison», intitulé «Vive la Commune», met en valeur un nouveau système de démocratie directe par lequel les citoyens «refusant de subir plus longtemps leur condition de simples exécutants, deviennent les auteurs principaux des décisions, mandatent leurs délégués qui doivent rendre compte et sont révocables par leurs mandants.» Il insiste sur l'œuvre remarquable de la commission de l'enseignement qui instaurer l'école laïque, gratuite, obligatoire ; l'école rationaliste qui combat le dogmatisme et l'obscurantisme.

- Dans le numéro de Juin, on remarque la reproduction de l'allocution, bien charpentée et stimulante, prononcée le dimanche

12 juin, sur France-Culture, par *Ginette Vargin-Orru* de la Fédération de Paris de la Libre-Pensée. L'émission avait pour titre : *La Commune de Paris, mouvement international*. Après avoir glorifié la participation des étrangers à la Commune, elle rappelle que leur exemple sera suivi par les Brigades internationales qui, en 1936, iront défendre la République espagnole contre les assauts du fascisme.

Notre amie *Ginette* cite, avec raison, cette belle définition d'un journaliste espagnol : «La Commune a été le premier anneau d'une chaîne où s'insèrent la *Révolution d'Octobre*, le mouvement révolutionnaire des conseils en Allemagne, la Commune des Asturies en Espagne».

Marcel Cerf

Camelinat

Notre ami *Jean Sechet*, de Briare, nous fait parvenir une coupure du journal «l'Yonne Républicaine». Nous tenons à l'en remercier. Sous la plume de *Gérard Maison*, nous suivons le parcours d'un citoyen républicain, *Zéphyrin Camelinat*, né à Mailly-la-Ville en 1840. Nous découvrons à la lecture de cet article, paru sous la rubrique Histoire, son engagement militant dans le mouvement ouvrier et au sein de la Commune de Paris.

En voici un court extrait :

«En 1870, dans Paris assiégé, il fait vaillam-

ment son devoir de garde national et *Gambetta* lui donne mission d'approvisionner la capitale. Quand éclate l'insurrection populaire de la Commune, le 18 mars 1871, ses dirigeants lui confient la direction de l'Hôtel des monnaies qu'il réorganise selon des principes toujours en vigueur et avec une probité exemplaire : lorsque les Versaillais, au soir de la semaine sanglante qui voit la chute de la Commune de Paris, reprennent possession de la Monnaie, pas un liard ne manque à l'inventaire.



Camelinat (suite)

Exilé en Angleterre, il revient en France après l'amnistie. Elu député en 1886, à la Chambre il se fait le porte-parole de la cause ouvrière». Félicitons la bibliothèque de Mailly-la-Ville qui a organisé en septembre une exposition offrant aux visiteurs des textes, photos et documents réunis par les descendants de **Camelinat**, un buste et des pièces de monnaie frappées pendant la Commune.

Jacqueline Hog

Rappelons que Camelinat fut l'un des Présidents de notre Association et qu'en Octobre prochain, se déroulera un «colloque Camelinat» à Auxerre. Nous en reparlerons.



Cimetière du Père-Lachaise

Un plan du cimetière du Père-Lachaise consacré à la Commune de Paris vient d'être réalisé par la Mairie de Paris, la Direction générale de l'Information et de la Communication, la Direction des Parcs, Jardins et Parcs, et bien entendu, avec le concours de notre association.

Ce plan dénombre toutes les tombes de Communards ainsi que le déroulement du circuit de visite. Il est gratuit et peut être

demandé aux entrées du cimetière.

On ne peut que se réjouir d'avoir désormais un outil aussi précieux et féliciter tous les artisans de cette réussite, sans oublier notamment monsieur **Charvet**, historien des cimetières et notre grande amie **Andrée Poirier** qui y œuvrèrent tout autant avec talent que persévérance dans

l'aboutissement de ce projet.

Robert Goupil





Réflexion sur les archives et les sondages

Un ouvrage récemment paru sous le titre «Les Français et leurs archives» présente les Actes d'un colloque qui s'est tenu au Conseil économique et social le 5 novembre 2001 à l'initiative de l'association «Une cité pour les archives nationales» avec la participation des plus hautes autorités de l'Etat et d'éminents spécialistes. Le Manifeste adopté par ces assises a souligné «la place fondamentale des archives pour la construction de l'histoire». Elle sont, en effet, avec l'archéologie, les matériaux les plus solides de l'analyse et de la réflexion historiques. Ce texte a également souligné leur «incontestable utilité sociale envers nos concitoyens désireux de retrouver leurs racines».

On peut consulter dans cet ouvrage les résultats d'un sondage commandé par France-Culture et Le Monde à la SOFRES sur «Les Français et leurs archives», qui apporte la confirmation de l'attachement de l'opinion au «devoir de mémoire», mais comporte aussi des enseignements qu'une association comme la nôtre aurait intérêt à noter.

L'une des questions posées dans le sondage était la suivante : «Si vous aviez à

consulter les archives historiques, quelle est la période à laquelle vous aimeriez le plus avoir accès ? «Les personnes interrogées pouvaient donner deux réponses, en premier et en second, en se référant à une liste de neuf périodes. La Seconde Guerre mondiale, la Révolution française, la guerre d'Algérie et le Moyen-Age venaient largement en tête des réponses. Qu'en est-il de la Commune de Paris ? Elle ne figurait pas dans cette liste. On ignore donc quel sort les sondés lui auraient réservé si on avait pris soin de la mentionner. D'autant que *Philippe Méchet*, directeur-adjoint de la SOFRES, commentant les résultats, constatait que «Les Français expriment le souhait de mieux connaître et de comprendre les périodes de division entre compatriotes, avec le souci constant d'unicité de la nation».

Ceci confirme que les réponses aux sondages sont largement tributaires de la manière dont on pose les questions, et pour notre gouverne, qu'il reste fort à faire pour que la Commune de Paris occupe la place qu'elle mérite dans la «mémoire collective».

René Bidouze





notes de lecture

RUE TROSSEAU*

PAR JEAN ORVANE

Dans ce roman qui a pour cadre le Paris de la fin du Second Empire, de l'aube de la Troisième République et de l'exaltante Commune, l'auteur dresse un pittoresque tableau des beaux quartiers d'Hausmann et surtout des quartiers populaires : Le faubourg Saint-Antoine et son artisanat frondeur. L'intrigue est soutenue par un style percutant et un rythme trépidant, jamais l'attention ne retombe. Une écriture, haute en couleur, dépeint les contrastes violents entre l'arrogance de la grande bourgeoisie et la misère de la classe ouvrière. Mais rien d'artificiel dans l'inexorabilité des conséquences de la révolution industrielle pour les travailleurs. Aucun dogmatisme ni manichéisme primaire ne vient fausser la démonstration.

Les protagonistes du roman ne sont pas des marionnettes, ils vivent intensément avec leurs qualités et leurs défauts. Ils sont proches de nous ; nous les avons rencontrés un jour. Une sensualité très saine les habite et l'auteur nous fait partager, avec truculence, leurs passions les plus intenses, sans oublier la radicalisation de leurs combats après la naissance de la Première Internationale. Même si l'on connaît l'issue fatale des soixante-douze jours de la Commune, le lecteur ne se laisse pas envahir par les horreurs de la répression, car au-delà, des massacres subsiste un message d'espoir.

Marcel Cerf

* Les éditions La Bruyère (1994)

CONTRE LA PRÉSIDENTIE POUR LE DROIT AU RÉGICIDE*

PAR FÉLIX PYAT

Félix Pyat, élu à la Commune dans le X^e arrondissement, fut un homme politique très controversé, même dans ses propres rangs. Il eut cependant quelques fervents partisans en raison de son indéfectible fidélité aux principes révolutionnaires. Le célèbre dramaturge du «Chiffonnier de Paris» était aussi un redoutable pamphlétaire. Dans le présent recueil de textes, il rejette énergiquement tout pouvoir personnel quelle que soit son origine : héréditaire, dictatoriale,

constitutionnelle, ou élective. Il refuse que l'exécutif domine le législatif et il considère inutile la création d'un Sénat. Lors de son décès *Séverine* lui rendit hommage : «Pyat défendit les pauvres, aime les chiens, les roses, les femmes - que la terre lui soit légère !».

Marcel Cerf

* Les Amis de Paris-Zanzibar (6 euros) se sont consacrés à la résurrection de textes oubliés. 9, rue Godillot 93400-Saint-Ouen.





LA COMMUNE DE PARIS*

PAR **KARL MARX**

Lire (ou relire) «l'Adresse du Conseil général de l'Association Internationale des Travailleurs» connu sous le nom «La guerre civile en France» reste un exercice indispensable, vivifiant, passionnant pour tous les membres de notre association et pour tous les citoyens.

Karl Marx, deux jours après la fin des combats de l'épopée et de l'assassinat d'*Eugène Varlin*, admirable militant de la 1^{re} Internationale, propose une lumineuse analyse des événements. Il souligne, dans un style vigoureux, sans

langue de bois, les réussites et les erreurs de ces semaines lumineuses et tragiques.

Il existe sur le «mandat impératif des électeurs» pouvant «renvoyer» les élus, dénonce les «ruraux», trouve les mots justes pour *Thiers* «nabot monstrueux».

Claude Willard, dans une trop brève préface, rappelle que ce texte «demeure encore une source d'une richesse incomparable pour comprendre la Commune et son retentissement».

Pierre Ysmal

**Le Temps des Cerises*,
9 euros.

BD INSIGNIFIANTE

«J'ai une passion pour votre histoire. J'ai été très impressionné par le fait de ne voir traiter la Commune ni en bande dessinée ni au cinéma» affirme le belge *Jean Dufaux* à BoDoi (n° 53), l'excellente et indispensable revue de BD.

Jean Dufaux ? Le laborieux scénariste de «Voleurs d'empires» (1) qui en sept albums a eu la prétention d'évoquer la fin du Second Empire et la Commune de Paris. Une étonnante méconnaissance de l'épopée du printemps 1871 car comment un auteur sérieux peut-il montrer *Victor Hugo* se promenant dans Paris pendant les événements ? «Nous avons fait un énorme travail de repérage, de documentation pendant ces dix ans.

Martin Jamar est un minutieux,

il y a consacré beaucoup de temps et de sueur.» *Martin Jamar*, dessinateur, est excellent pour les rats et les costumes d'époque... La véritable Commune se retrouve avec la prose fougueuse de *Jean Vautrin* et le trait de *Jacques Tardi* (2).

Le reste ? Insignifiante. Pour suivre *Victor Hugo* pendant le premier semestre de 1871, lisez et relisez «Choses vues» (3).

Indispensable et passionnant.

Pierre Ysmal

(1) «Voleurs d'empires»
par *Jean Dufaux*

et *Martin Jamar*, 7 albums. Glénat

(2) Le tome 2 du «Cri du peuple»

est en vente à l'Association

(3) «Choses vues» par *Victor Hugo*,
Quarto Gallimard, 1428 pages, 25 euros



notes de lecture

LA COMMUNE À NOUMÉA*

PAR CAVALIER GEORGES
Vaudeville en 1 acte datant de 1872, écrit par un Communard condamné à la déportation en Nouvelle-Calédonie. Le drame de la Commune va se rejouer devant nos yeux, mais avec un traitement comique cette fois-ci, entre *Taille-la-Plume*, un droit commun du Second Empire qui s'est enfui du bagne en se déguisant en sauvage, et *Mal-Tombé*, un Communard déporté. Il s'agit d'un vaudeville dans la plus pure tradition du «Théâtre de Boulevard français», comportant quiproquo, révélation, rebondissements, sans oublier chansons et bons mots.

La Commune, après sa répression tragique, sera pour une fois traitée à la rigolade. Tout est léger dans cet acte : on prend l'Hôtel-de-Ville comme on prendrait un verre. C'est à qui, des deux personnages, boira le plus et fera le plus de décrets, et des plus cocasses. L'auteur se laisse guider par le langage, suivant le cheminement de la création verbale. Mais la farce ne masque pas la critique, même menée sur le mode léger, de la Commune et de ses dirigeants.

Jean-Luc Debry

* *Séguier éditeur. 14 euros*

CULTURE POUR TOUS*

C'est avec un égal bonheur que poètes, écrivains, plasticiens et photographes se partagent les pages d'un ouvrage que les *Editions Berenice* viennent d'éditer : «La culture pour tous». Dans le riche foisonnement de ces articles, figure une intervention de notre ami *Georges Aillaud* sur « La Commune de Paris de 1871 et la culture ». Que ce soit pour l'enseignement professionnel pour les garçons comme pour les filles, pour le théâtre, la littérature, les arts plastiques, tout y est abordé ainsi «lorsque Edouard Manet proposera de décorer la salle des Séances de l'Hôtel-de-Ville, illustrant

la vie de Paris, ce sera un refus. Il n'est pas question de glorifier Paris après la Commune. Comme quoi même l'art plastique est dangereux s'il s'adresse à tous en montrant la réalité vécue, à fortiori, quand elle est révolutionnaire». Félicitons-nous que dans ce livre de «Culture pour tous», l'écrivain *Valère Stralski* y ajoute « haute définition », la Commune ait trouvé sa place.

Robert Goupil

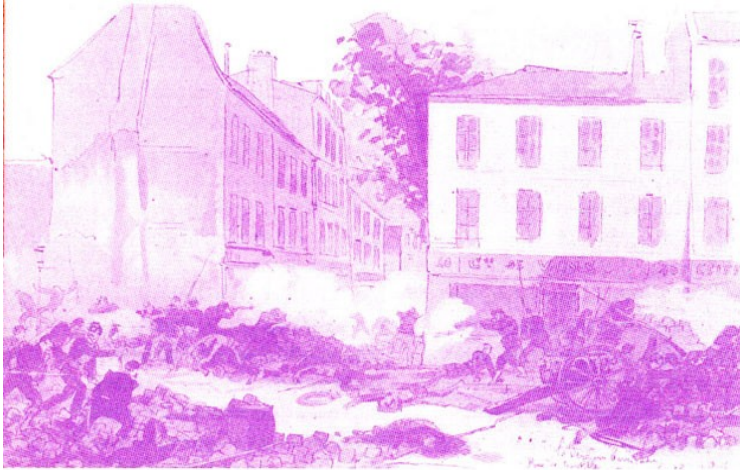
* *Editions Berenice,
11, rue de la Glacière,
75013 Paris.
Prix : 9 euros*



ROBIDA, TÉMOIN DU SIÈGE ET DE LA COMMUNE^o

Ce numéro spécial attire l'attention sur cet écrivain illustrateur dont l'œuvre n'est que très partiellement connue. S'il fut garde national *Robida* n'est pas communard, même si ses amis illustrateurs le sont. Il se veut témoin en ces temps où l'illustration et le reportage vont de pair. Peut-être nous faudra-t-il attendre la publication intégrale des textes de *Robida* pour porter un jugement global sur sa position. L'album de croquis paru peu après

avec ses «révolutions décennales» et ses anticipations qui ne sont pas sans correspondance avec celles de *Tony Moilin*. On y sent la Commune en transparence, ce que montre bien l'article de *Sandrine Doré* dans ce numéro. De même, comme elle le signale à juste titre, la place donnée aux femmes. Ce numéro très illustré est déjà une contribution précieuse à une meilleure connaissance des rapports de *Robida* avec la Commune. On ne peut que souhaiter la publication intégrale des



la Commune a dû souffrir du climat de la répression. Commentant «la dernière barricade», la plus connue de ses illustrations, il fera plus tard (malicieusement ?) allusion au fait que le Versaillais *Paul Déroulède* y fut blessé. Mais ce qui nous paraît peut-être le plus significatif c'est la partie du «XX^e siècle»

textes et des dessins de *Robida*, témoin exceptionnel et talentueux.

Raoul Dubois

* Numéro spécial
de «Le Téléphonoscope»
bulletin de la
Société des Amis d'Albert Robida.
Numéro 8. Juin 2002.



LA COMMUNE DE PARIS À L'ÉPREUVE DU DROIT CONSTITUTIONNEL

PAR **PIERRE BOISSEAU**

Auteur, en 1993 d'un mémoire sur «les choix constitutionnels opérés dans les pays d'Europe centrale et orientale au lendemain de la chute du mur de Berlin», **Pierre Boisseau**, Maître de conférences à l'Université de Tours, a soutenu en décembre 1998 une thèse reprise dans un ouvrage intitulé «La Commune de Paris de 1871 à l'épreuve du droit constitutionnel», publié à la fin de l'année 2000. Cet ouvrage de 426 pages, très documenté, doté d'une bibliographie et d'annexes fort intéressantes, présente sur le sujet traité, une solide argumentation.

Dans son introduction à la «Grande histoire de la Commune» publiée en 1970, **Georges Soria** écrivait déjà que pour échapper à l'écueil de donner de la Commune une «image appauvrie», «l'historien à lui seul est quasiment impuissant». Il précisait cette affirmation en disant qu'il faut compter avec «les apports des sociologues, des philosophes, de tous ceux, en résumé, sans le concours desquels la première grande révolution de l'époque du machinisme risque d'être ramenée à un schéma». Il proposait de «recourir à l'approche sociologique, à l'histoire des idées, à la connaissance interne des mécanismes psychiques (collectifs et individuels) ainsi qu'à l'état économique réel de la France et de sa capitale en 1871.»

Vaste programme qui, en dépit du nombre et de la qualité des travaux

publiés sur la Commune de Paris, laisse cette suggestion ouverte sur un large champ de recherche. Espérons -soit dit en passant - que le «Guide des sources d'archives de la Commune de Paris et du mouvement communaliste 1864 -1880» en cours d'élaboration contribuera à susciter des vocations nouvelles. S'il est vrai que l'histoire politique, si longtemps décriée, est devenue une «science-carrefour» pluridisciplinaire, il faut bien constater, comme le fait **Pierre Boisseau**, que la Commune, cette «Révolution juridiquement atypique», n'a guère suscité l'intérêt des juristes. Ayant procédé à une étude préalable d'une quarantaine de manuels de droit constitutionnel, d'histoire des institutions et de science politique, il a noté qu'elle y est soit ignorée, soit simplement évoquée comme un événement historique, soit présentée comme une forme de gouvernement.

Le premier mérite de cet auteur est bien, ainsi que le souligne **Jean-Pierre Massias**, professeur agrégé des Facultés de droit, d'avoir soutenu une thèse qui peut être considérée comme «l'hommage des juristes aux communards dans leur volonté de rénovation de la démocratie», ou ainsi que le souligne de son côté **Jean Rossetto**, doyen de la Faculté de droit de Tours, «une réflexion suffisamment rare pour être signalée sur les relations entre le droit constitutionnel et la notion de révolution». On retiendra aussi que la Commune est une composante



prestigieuse de l'histoire du mouvement ouvrier français et international - une dimension que l'auteur n'ignore pas puisqu'il consacre de larges développements critiques aux analyses de penseurs de ce mouvement tels que *Karl Marx* et plus tard *Lénine* - elle doit être perçue, ainsi qu'il le rappelle dans sa conclusion après en avoir traité au long de l'ouvrage -comme «partie prenante de l'histoire de la République française».

Je pense que le moment est venu, en poursuivant autant qu'il le faudra la réfutation des adversaires plus ou moins patentés de la Commune, de s'engager dans un rejet argumenté des interprétations partisans et des instrumentalisation dont elle a fait

l'objet au long des cent trente années qui nous séparent de l'événement.

Je continuerai pour ma part, en y exposant modestement ma responsabilité personnelle, à travailler dans ce sens. Cela me permet de ressentir pleinement que les analyses de *Pierre Boisseau* ont un autre mérite, et non des moindres, celui de pouvoir susciter des discussions, voire des controverses, et en tout cas de s'inscrire dans une voie originale de la recherche. Autrement dit, une promesse de débat, et en attendant, un conseil amical : lisez le livre de *Pierre Boisseau*.

René Bidouze

*En vente à l'Association.

Prix : 22,87 euros

+ frais de port

MIGRAPHONIES®

Décidément, il est réconfortant que dans diverses publications, parmi les articles abordant divers sujets qui vont de la littérature, à la poésie, la musique et la danse, la Commune trouve sa place toute naturelle. Interviewé par *Patrick Navoi*, notre ami *Raoul Dubois* retrace les grandes heures de la Commune, souligne le rôle prééminent des femmes, *André Leo*, *Nathalie Lemel*, *Elisabeth Dmitrieff* et *Louise Michel* et de beaucoup d'autres et déplore l'obstination inconsidérée des manuels d'histoire à ignorer cette épopée. On se réjouit de cette revue numéro 2 qui largue à nouveau ses amarres.

L'on sait, par expérience ce qu'il faut de ténacité, d'engagement et de difficultés pour éditer des textes que des médias peu scrupuleux bannissent tant ils apparaissent comme à contre-courant de ce que, eux, supposent comme intéressant alors qu'elles reflètent un esprit, dans le sens large du terme, comme nous souhaitons en rencontrer plus souvent.

Robert Goupil

*MIGRAPHONIES

49, rue Daguerre, 75014 Paris.

Prix : 12 euros

+ 3 euros de frais de port.



Nostalgie, quand tu nous tiens !

«La nostalgie n'est plus ce qu'elle était». C'est du moins ce que *Casque d'Or* nous affirmait. Il faut croire que tout le monde n'en est pas convaincu pour autant.

Ainsi *Nicolas Barrotte*, journaliste de son état, à ce qu'il prétend, nous présentait dans le Figaro du 16 septembre dernier, en termes assez dédaigneux, comme des nostalgiques de la Commune pour le stand que nous tenions à la *Fête de l'Humanité*. Il y a vraiment de quoi s'interroger car nos actions ne visent nullement à cultiver la nostalgie, mais bien au contraire, à divulguer ce qui a été soigneusement omis : l'œuvre de la Commune, ses répercussions universelles et le sacrifice de ceux qui se lancèrent «à l'assaut du ciel». La nostalgie pour certains c'est la répression sauvage et cruelle, c'est la férocité de l'exploita-

tion de ceux qui travaillent. C'est ça qui leur manque. A entendre les onctueuses paroles du «Pompidou du Poitou» comme le surnomme affectueusement *Giscard*, on retrouve chez *Monsieur Raffarin* l'esprit de *Joseph Prudhomme* et *Monsieur de la Pallice*. Ainsi pour justifier la suppression des trente-cinq heures, vante-t-on la panacée des heures supplémentaires qui répond à la formule de *Paul Raynaud* en 1938 : «Finie la semaine des deux dimanches.» Aux nostalgiques de la Commune, il faut toujours opposer ceux des Versaillais. Quant à ce journaliste du Figaro, il doit, lui, être nostalgique de ce temps béni où les chiens n'étaient pas tenus en laisse, ainsi aurait-il pu accéder à la rubrique des chiens écrasés.



Philemon



Le colonel *Rol-Tanguy* vient de mourir. De nombreux articles autant qu'hommages ont été consacrés à cet homme d'exception qui sut écrire, avec d'autres, les plus belles pages de notre histoire. Membre du Comité d'Honneur de notre Association, il eut souvent l'occasion d'évoquer la Commune puisque le nom d'un des bataillons des Brigades Internationales en Espagne portait le titre glorieux «Commune de Paris». L'un de nos

amis, *Henri Berguerand*, disparu depuis peu, nous contait, lors d'une de nos réunions de travail, que *Rol-Tanguy* avait expliqué que pour la libération de Paris, il s'était inspiré de la Commune de Paris, plus... le téléphone ! En dépit, de tous les titres mérités, il restera pour nous le membre du Comité d'Honneur des Amis de la Commune de Paris.

Robert Goupil



FÊTE DE L'HUMANITÉ 2002

Cette année la traditionnelle fête de l'Humanité s'est tenue par un temps clément.

Nous avons inauguré un nouveau stand, plus petit mais plus attrayant ; l'emplacement étant toujours le même, proche de la cité du livre.

Le bilan financier a été positif avec plus de 800 euros de bénéfice, une vente de livres dépassant les 4180 euros, et une vente de gadgets

de près de 1900 euros.

Le bilan politique a également été positif puisque nous avons fait 11 adhésions à l'association, de nombreux contacts ont été noués avec des adhérents de province et des sympathisants, et près de trente amis et amies ont participé à la tenue du stand.

Avec quelques améliorations, nous essaierons de faire mieux l'année prochaine.

Pierre Biais

VŒU DU CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS

Sur proposition de Violette Barends, Sylvain Garel et du groupe des Verts, le Conseil de Paris, dans sa séance du 24 septembre 2002, a émis le vœu que :

«Un groupe de travail se mette rapidement en place pour réfléchir à la participation de la Ville de Paris à la commémoration de la Commune de Paris».

Nous nous réjouissons de cette heureuse initiative et rappelons notre collaboration avec certains maires d'arrondissement ainsi

qu'avec le Conseil Municipal de Paris pour la réalisation de certains projets :

Expositions, création d'une brochure pour les établissements scolaires.

Tous ces efforts conjugués menés, ne l'oublions pas, par la persévérante détermination de notre association font que nous répondons favorablement à la constitution de ce groupe de travail, au sein duquel notre association tiendra pleinement sa place.



COTISATIONS POUR 2003

Dans sa réunion du 19 octobre 2002
le Conseil d'Administration
a fixé le tarif de l'adhésion
pour **l'année 2003 à 22 euros**
(et plus si vous le souhaitez).

A partir de **5 euros**
pour les faibles ressources.

Pour les collectivités :
nous contacter

LE TEMPS DES ÉTRENNES...

Quand arrive le temps des étrennes, c'est de nouveau l'obsédante question : que va-t-on lui offrir ? Sera-ce encore la dernière plante verte ou un nouveau gadget dont l'utilité reste souvent à prouver ? Même s'il ou elle s'obstine encore à fumer, refusez de satisfaire leur passion. Mais nous pensons qu'après toute la série de livres que nous vous proposons, le choix est vaste et même celui qui vous semble le plus onéreux est au niveau de votre cadeau habituel. Et il restera l'un des fleurons de sa bibliothèque.

Mille fois merci et encore plus à l'ami fidèle
Jean-Jacques Magis, précieux donateur, qui ne rate jamais
une occasion de témoigner sa générosité
pour notre collection d'archives.



**LES AMIS
DE LA COMMUNE DE PARIS**
46, rue des Cinq-Diamants, 75013 Paris
Tél. : 01 45 81 60 54
Fax : 01 45 81 47 91
e-mail : amis@commune1871.org
Site Internet : www.commune1871.org

Création/Réalisation :
Jean-Marc LEFEBURE
Impression : PUBLIC-IMPRIM